

**Hendrik Hegray
Andrés Ramirez**

Down in the park

galerie valeria cetraro

**Exposition
du 25 mai au 29 juin 2019**

—
*Exhibition
from May 25th to Juin 29th*

**Vernissage
samedi 25 mai, 17h–22h**

—
*Opening
Saturday, May 25th, 5–10 pm*

Down in the park

Hendrik Hegray

Andrés Ramirez

—

Marilou Thiébault

(FR)

On ne pourrait pas dire que l'on espère cette grande crise des symboles, mais peut-être qu'au moins inconsciemment on l'attend. Elle arriverait subitement, comme un coup de théâtre, et cependant avec l'évidence que nous n'avions fait que tendre vers elle. Ce serait la suite logique des autres crises récentes qui ont visé en vain à destituer à peu près tout. Aujourd'hui, le simple fait de tenir encore debout a fini par revêtir une puissance symbolique. Être abattu ou se sentir tel, dans un jardin public ou ailleurs, est déjà une manière de prendre position.

Par des trajectoires différentes, Hendrik Hegray et Andrés Ramirez se rejoignent dans un pré carré sans sacralité, sans moralité et sans affectation, où l'art peut être un art de dégrader sans faire d'éclat. Dans de telles dispositions, l'esthétique du garage vaut celle de l'arrière-cour, de la maison de campagne ou de la Xerox. Avant même de produire ou de penser, une partie du travail est ébauchée dans le chemin qui sépare la ville de l'atelier, et une autre dans le choix de la B.O. qui accompagnera la journée. Les deux artistes se retrouvent aussi, et peut-être avant tout, dans un art de s'inventer une autonomie, d'être autodidacte dans la fabrication des œuvres ou dans la création des outils. Comme l'œuf et la poule, on finit par ne plus savoir qui de l'indépendance ou de l'isolation est venue en premier. Hiver de cigale ou printemps de fourmi.

Down in the park, caméra au poing, enregistrement spontané, montage *cut*, plans fixes et néanmoins tremblants. La vidéo éponyme de l'exposition est une percée dans l'aventure visuelle qu'est le fait d'être Hendrik Hegray. Elle nous emmène de l'atelier de l'artiste à la maison paternelle dans le Limousin. Scénario d'ambiance, et dont la narration n'est pas tant dans les images que dans le fil de pensées de celle ou de celui qui, en les observant, tente de leur agréger un sens. Si l'on se figurait le monde moins comme une juxtaposition d'entités finies que comme la possibilité des relations entre elles, alors les activités de Hendrik Hegray pourraient être comprises comme étant toutes entièrement liées à sa présence à lui, tendue et incisive, à ce regard idem qui traverse un peu plus qu'il ne saisit.

Ses œuvres dépendent ainsi de la même obsession de ne rien montrer en étalant tout. Elles sont muettes systématiquement, mais partout se lit une forme très affable et sincère de la crudité. L'une, parce que l'autre. Dans sa collecte photographique hebdomadaire qu'il adresse aux réseaux sociaux, dans ses collages où semblent échouer et où s'interfèrent les chutes d'une autre activité ou bien des pièces à conviction égarées, dans le jardin clos du papier à dessin où il est davantage question de bêcher que de cueillir, et dans les sérigraphies enfin : on hésite beaucoup entre ce que l'on est supposés percevoir du sujet et ce que l'artiste essaye de cacher de lui-même. Ce qui émane d'une sorte de gravité, et ce qui ressemble à un rire impromptu, déroutant, contagieux, toujours chez lui un peu inespéré.

C'est sûrement un rêve ordinaire que celui de s'extraire de son propre corps, ou par défaut de le détourner de ses fonctions de base. Le travail d'Andrés Ramirez se construit sur ces quêtes de changement d'état, que l'on parle de de sublimation, de dissolution ou de contamination – de chair en matériaux, d'architectures en squelettes, d'atmosphère en motifs. Dans les installations monumentales qui absorbent physiquement l'humain, aussi bien que dans ses pièces murales, l'arrière-plan est plus largement celui d'une bataille à mener avec le principe de fonctionnalité. Le choix des outils, des matériaux et des systèmes de construction vise au simulacre d'une technicité industrielle. La précision, l'apparente spécificité, la standardisation sont des leurres.

S'il devait s'agir de formalisme ici, il faudrait entendre le terme avec sa portée critique. Expérimenter les formes en art c'est mesurer l'influence des formes ordinaires – produits, marketing, infrastructures – sur nos référents esthétiques. Se pencher sur les modes de production des images contemporaines comme Andrés Ramirez le fait, cela implique d'avoir techniquement prise sur chacune des étapes de fabrication. S'il tient à ses outils, c'est qu'ils lui permettent d'opter pour le dysfonctionnement à dessein. Il provoque la déperdition d'information dans les images qu'il glane et qu'il manipule afin de les emmener dans un registre d'abstraction picturale. Mais refondus de cette manière, les signes seraient actifs, plus hiéroglyphiques que graphiques, quasiment occultes, potentiellement toxiques.

On ne pourrait peut-être pas le dire, mais au moins inconsciemment on a parfois tenu l'art et son histoire pour être les derniers bastions des saines valeurs et des grands récits. On pourrait passer par eux pour en échafauder d'autres, ou bien l'on pourrait se dire : à quoi bon – les objets, la morale, les affects ? On pourrait aussi admettre enfin : tout est symbolique, car tout est symbolique. Convenir ainsi qu'une quête de sens est toujours une boucle sans issue. On ne saura jamais exactement si l'on est enfermés dedans ou dehors ; on sait parfaitement, en revanche, que les clés on ne les a pas.

Down in the park

Hendrik Hegray

Andrés Ramirez

—

Marilou Thiébault

Translated by

Soshana Fearn

(EN)

We couldn't say that we were hoping for this great crisis of symbols to happen, but that it was perhaps at least unconsciously expected. It would happen all of a sudden, as in a plot twist, nevertheless with the obviousness that all we've done was tending towards it. It would be the logical follow-up to the other recent crisis unsuccessfully aiming at dismissing just about everything. Nowadays, the mere act of still standing upright can prove powerful as symbolic undertaking. Being down or feeling like it, in a public park or elsewhere, is yet another way to make a stand.

Undertaking different paths, Hendrik Hegray and Andrés Ramirez meet up in an unsacred, morality-free and unaffected preserve where art can be the art of degrading without a fuss. With such provisions, garage aesthetic is similarly worth one of the backyard, the countryside house or the Xerox. Before even making or thinking, one part of the work is drafted in the journey separating the city from the workshop, and another in the choosing of a soundtrack which will go along with the day. The two artists also – and maybe above all – meet in an art of inventing their autonomy, of being self-taught in the making of artworks or in the creation of their tools. As with the chicken and the egg, we end up not knowing which came first between independence and isolation. A grasshopper winter or an ant spring.

Down in the park, handheld camera, spontaneous recording, cut editing, static but nonetheless trembling shots. The exhibition's eponymous video is a foray into the visual adventure of being Hendrick Hegray. It takes us from the artist's workshop to his father's house in Limousin. An atmosphere-based scenario, whose narrative does not lie so much on the images as it does on the viewer's train of thought, when, while watching, he or she tries to endow them with meaning. If we were to think the world less as a juxtaposition of finite entities and more as the possibility of bonds between them, then Hendrik Hegray's activities could be understood as all connected to his own tense and incisive presence, to this idem gaze passing through more than taking hold of.

His works therefore depends on a same obsession for not showing anything while laying everything out. They are systematically mute, but they all depict a certain form of crudeness in a very affable and sincere way. One because the other. In his weekly photographic gathering on social media, in his collages where scraps from another activity seem to wind up together and interfere with one another, or in the evidences that went astray, in the enclosed garden of drawing paper where it is more about spading than picking, and, at last, in the serigraphs: we oscillate strongly between what we're supposed to see and what the artist tries to hide of himself. What arises from some sort of gravity, and what resembles an impromptu, confusing and contagious laughter - always rather unexpected from him. .

Having an out-of-body experience, or by default hijacking our own body away from its primary functions, certainly is a very common dream. Andrés Ramirez's work builds on the pursuits of state change, whether one is talking about sublimation, dissolution or contamination – from flesh to materials, from architectures to skeletons, from atmosphere to patterns. In the monumental installations which physically absorb human presence, as well as in his wall-mounted pieces, the backdrop is extensively a battle to engage with the principle of functionality. The selection of tools, materials and construction systems aim at simulating industrial technicity. Accuracy, seeming specificity, standardisation, are tricks.

If this was supposed to be about formalism, one should comprehend the word in its critical weight. Experiencing shapes in art is measuring the influence of ordinary shapes – goods, marketing, infrastructures – on our aesthetic benchmarks. Looking into how contemporary images are fabricated as Andrés Ramirez does, implies having technical hold over every step in the making process. If the artist deeply cares about his tools, it's because they enable him to opt for purposeful dysfunction. He generates a loss of information in the images he collects and manipulates, so as to lead them towards pictorial abstraction. However, once revamped that way, the signs would therefore become active, more hieroglyphic than graphic, almost occult, potentially toxic.

We maybe couldn't say it, but at least perhaps unconsciously we sometimes considered art and its history to be the last bastion of sound values and great narratives. We could channel through these to generate others, or we could say: what is the point – objects, morals, affects? We could also finally admit: everything is symbolic, because everything is symbolic. Agreeing in this way that the pursuit of meaning is always an endless loop. We will never know if we're locked in or out of it; we do know, however, that we don't hold its keys.



Hendrik Hegray, *Angels in America*, 2018
Photocopie couleur sur papier
42 x 29,7 cm. Unique



Hendrik Hegray, *Halloween*, 2018
Photocopie couleur sur papier
29,7 cm x 42,0 cm. Unique

galerie

valeria

cetraro



Andrés Ramirez, *Layers and Depths*, 2018
Aluminium, résine, impression sur pmma, impression sur rodoïde
23 x 27 cm. Unique

galerie

valeria

cetraro



Andrés Ramirez, *Yellow Swans*, 2018
Aluminium, résine, mousse, gravure sur pmma
23 x 27 cm. Unique

Fondée en 2014 (sous le nom de Galerie Escougnou-Cetraro), la Galerie Valeria Cetraro représente des artistes dont la pratique se situe souvent au croisement entre plusieurs médiums et plusieurs disciplines.

Les axes de recherche définis par la galerie guident les choix d'une programmation ayant comme objectif de fédérer autour de thématiques précises les différents acteurs de l'actualité artistique et du marché de l'art. Toujours dans cette même visée la galerie organise des conférences et réalise des publications explorant les problématiques culturelles, théoriques et linguistiques de notre époque. Les expositions individuelles et collectives sont fondées sur une recherche curatoriale et certaines se déploient sur plusieurs années (« Au-delà de l'image », 2014, 2015, 2016, « Images manquantes », 2018).

La galerie participe régulièrement à des foires en France et à l'étranger, parmi lesquelles, Material Art Fair 2018 (Mexico City), Drawing Now 2018 (Paris) et Art Brussels 2017 et 2018, section DISCOVERY (Bruxelles).

Implantée depuis 2014 dans le quartier parisien du Marais, à partir du 30 mars 2019 la galerie investit un nouvel espace, situé au 16 rue Caffarelli, toujours dans le 3^e arrondissement de Paris.

La Galerie Valeria Cetraro est membre du CPGA (Comité Professionnel des Galeries d'art).

Artistes

Pierre Clément
Laura Gozlan
Hendrik Hegray
Anouk Kruithof
Michael Jones McKean
Pétrel I Roumagnac (duo)

Pia Rondé & Fabien Saleil
Andrés Ramirez
Ludovic Sauvage
Florian Sumi
David de Tscharner
Pierre Weiss